

Place de l'objet comme support du processus délirant dans la rencontre intersubjective

Place of object as prop of delirious process in intersubjective relation

S. BARTHELEMY⁽¹⁾, G. GIMENEZ⁽²⁾

⁽¹⁾ Psychologue clinicienne au C.H. Montperrin (service du Dr D'Amore, Aix-en-Provence) et Doctorante en psychologie

⁽²⁾ Psychologue clinicien et Maître de Conférence habilité à diriger des recherches en psychologie clinique et psychopathologie (laboratoire PsyCLE) - Université de Provence - Département de Psychologie - 29, avenue Robert Schuman - 13090 - AIX-EN-PROVENCE

RÉSUMÉ

Cet article met en évidence la possibilité de penser le travail clinique avec le patient psychotique à partir d'objets concrets externes. À travers la rencontre avec une patiente schizophrène, Georgia, les auteurs montrent à la fois que l'objet concret peut être un lieu de mise en dépôt du processus délirant dans le cadre de la thérapie et qu'il a une fonction d'interface entre les sujets de la rencontre. De plus, l'objet concret, en tant qu'intermédiaire relationnel, devient le support d'affects qui ne peuvent encore s'actualiser et se verbaliser dans la rencontre. Différentes fonctions de l'objet de relation sont ainsi mises en évidence, en particulier celle de représenter l'état de la relation à un moment donné. Ce travail met également en relief l'évolution et la transformation de l'objet concret parallèlement à l'évolution du processus délirant dans la rencontre intersubjective.

MOTS CLÉS : objet de relation, évolution, transformation, délire, intersubjectivité.

SUMMARY

This article underlines the possibility to think the clinical work with psychotic patient from concrete external objects. Through an encounter with a schizophrenic patient, Georgia, the authors show at the same time that the concrete object may serve as deposit as delirious process in the therapy, and that it acts as interface between subjects of the encounter. Indeed, concrete object, as a relational intermediary, becomes the prop of affects that can't be up dated and verbalized yet in the acquaintance. So, different functions of the object of relation are emphasized, especially this to represent a state of relation at a moment. This work also brings out the evolution and transformation of the concrete object in comparison with the evolution of delirious process in intersubjective relation.

KEY WORDS : object of relation, evolution, transformation, delirium, intersubjective relation.

INTRODUCTION

Pour le patient psychotique la rencontre avec l'autre ne se fait pas toujours sereinement. La pratique des cliniciens est d'ailleurs riche de l'utilisation d'objets intermédiaires facilitateurs de l'échange. Le patient psychotique a parfois du mal à faire entrer son expérience interne en résonance avec la réalité externe. L'objet concret vient alors révéler toute son importance dans le travail clinique, en ce sens qu'il est à la fois « au dehors », mais prend une place « au dedans » de la psyché du patient en tant que ce dernier y porte son attention, le perçoit et ainsi l'investit.

Il arrive que cet objet permette une rencontre entre le patient et un autre ; il peut alors constituer un support de la rencontre entre deux psychés. Lorsque la prévalence de cet objet se situe dans le partage, c'est-à-dire qu'il prend consistance dans la rencontre et qu'il peut être utilisé par les deux personnes en même temps, on parle d'« objet de relation ».

Dans une première partie, nous présenterons tout d'abord les qualités de l'objet de relation, ainsi que ses principales fonctions. Dans une deuxième partie, à travers la rencontre avec une patiente schizophrène, Georgia, nous montrerons comment l'objet de relation peut se construire et permettre la mise en travail de certains éléments psychotiques dans la rencontre intersubjective. Par suite, nous insisterons sur le caractère évolutif de l'objet en lien avec la mouvance de la thématique délirante dans l'intersubjectivité.

PRÉSENTATION DE L'OBJET DE RELATION ET DE SES FONCTIONS

Les questionnements face à l'objet externe, sa fonction, son statut, tiennent une grande place dans la théorie. Pour Winnicott (1951), l'« objet transitionnel » est un support externe qui permet de rendre tolérable la douleur de la séparation et de commencer à représenter l'objet absent.

Il se différencie de l'« objet contra-dépressif » qui vise à éviter au sujet les affects dépressifs résultant de la séparation, dans une lutte contre la représentation de l'absence, et de l'« objet fétiche », objet surinvesti afin de colmater l'absence et la dénier (Winnicott 1951, Thaon 1988). L'objet transitionnel est aussi à différencier de l'objet autistique (Tustin 1986), à travers lequel le sujet se centre sur la sensation qu'il peut avoir à son contact ; cet objet conduit à un surinvestissement narcissique du sujet qui peut alors se protéger de tout contact avec l'autre. L'objet transitoire, quant à lui (Mc Dougall 1982), est un objet d'addiction qui ne soulage le sujet qu'un court instant et qui demande à être réutilisé de façon répétitive. Ces objets n'ont pas fonction d'« intermédiaire » tel qu'ont pu le définir Winnicott (1951) et Kaës (1983), à savoir un objet « entre deux », entre l'interne et l'externe, entre deux espaces, entre deux psychés. Ils en sont au contraire des « ratés ».

Contrairement à l'objet transitionnel, objet privé, ou l'objet de médiation proposé par le clinicien comme moyen à la relation, l'objet de relation émerge dans la surprise, il est trouvé-créé dans la rencontre. Qu'il soit un objet trouvé dans le cadre de la rencontre, qu'il soit un objet qui appartient au clinicien, ou un objet culturel (Thaon 1985), il constitue un articulateur entre deux mondes distincts, celui du patient et celui du clinicien. L'objet de relation « représente l'état de la relation à un moment donné de la rencontre » (Thaon 1988, p.16).

Rappelons six fonctions essentielles de l'objet de relation (Gimenez 2001) :

- L'objet de relation mobilise les sujets à des niveaux différents, faisant appel à des éléments de l'histoire des personnes, créant des lignes associatives chez chacune d'entre elles ; en ce sens, il a une *fonction d'interface* qui articule deux espaces différents, qui appareille deux psychés étrangères l'une à l'autre.
- De par sa *fonction d'organisateur*, l'objet de relation permet une double articulation entre l'interne et l'externe, entre l'intra-psychique et l'interpsychique (Kaës 1993). Il est alors un lieu de scénarisation et un activateur du lien transféro-contre-transférentiel.
- L'objet de relation a une *fonction de figuration*, de par la mise en forme dans l'objet de ce qui restait impensable. Il contient une potentialité signifiante qui se révèle alors qu'il produit des effets chez les sujets en présence qui peuvent alors commencer à l'investir. Il devient alors une figuration externe et commune du lien (Thaon 1988 ; Granjon 1990 ; Guérin 1992).
- L'objet de relation est donc la trace de la rencontre d'expériences de deux sujets ; il a une *fonction de mémoire* de l'histoire de la rencontre et des affects qui y sont attachés.
- L'objet de relation permet aux interlocuteurs de diminuer les résistances luttant contre la rencontre ; il en diminue la violence et évite le débordement affectif. Il tient donc une *fonction pare-excitative*.
- L'objet de relation permet ensuite le début d'un travail de mise en sens et de traduction des affects, permettant alors la secondarisation d'une problématique. Il suscite la chaîne associative pour les deux interlocuteurs. Il tient alors une *fonction de transformation*.

L'ensemble de ces fonctions de l'objet de relation laisse pressentir l'importance que nous pouvons accorder aux objets dans la pratique clinique avec les patients psychotiques pour lesquels la rencontre avec l'autre est source d'angoisses. La rencontre avec Georgia viendra étayer notre propos.

NAISSANCE DE L'OBJET DANS LA RENCONTRE ET MISE EN DÉPÔT DU PROCESSUS DÉLIRANT

Georgia est une patiente schizophrène de 46 ans. Elle présente des troubles psychotiques depuis l'âge de quinze ans. Des troubles du comportement apparaissent, notamment une tentative de défenestration suite au mariage de sa sœur et une déception amoureuse. Des hallucinations sont présentes, et une thématique délirante se développe. Celle-ci touche sa vie affective à travers des thèmes sexuels, de grandeur, de transformation corporelle, mais surtout remet en cause ses origines : Georgia pense avoir des parents extra-terrestres inconnus ; sa famille actuelle n'est en fait constituée que de travestis qui l'ont kidnappée. Elle ne sait pas d'où elle vient. Son identité est en question : elle a plusieurs noms, elle a 8 ans, 300 ans, 42 ans, elle est un « homme-femme »... Il est très difficile de trouver une continuité dans l'histoire de Georgia.

Suite à une hospitalisation de cinq années dans un pavillon d'entrants, et des mois passés dans une position de retrait dans laquelle elle paraît être dans un autre monde, Georgia intègre une Unité de Soins et de Réadaptation, dans laquelle elle sort progressivement de son attitude autistique. Durant ces années, une psychothérapie est mise en place : de l'attitude de repli, Georgia passe à un investissement intense du psychologue qu'elle éprouve comme un prolongement d'elle-même. Parfois, il est même vécu comme un personnage de son délire dans des moments de « transférentialisation du délire » (Gimenez 2000). Progressivement, cette relation permet d'intégrer l'absence, de verbaliser certains affects ; ce moment-là de la thérapie donne une place à divers objets concrets. Le transfert et le rapprochement affectif se logent dans des objets de relation. Par suite, Georgia quitte l'hôpital pour intégrer un appartement thérapeutique dans lequel elle vit avec deux colocataires ; ce changement de structure est parallèle au changement de thérapeute : elle est alors confrontée à l'inconnu de la rencontre.

Les premiers entretiens avec la nouvelle psychologue sont difficiles. Georgia reste mutique, inerte. Les yeux de la psychologue se portent alors sur un tableau accroché au mur sur lequel est présent un grand pan peint en noir. Par l'intermédiaire de cet objet, la psyché de Georgia résonne à l'intérieur de la psyché de la psychologue comme un vécu de destruction, de fin ; elle associe alors, sur la séparation douloureuse que Georgia est en train de vivre, sur l'impossible représentation de l'absence. La psychologue décide alors de poser des mots sur ce silence, se débattant contre ce qu'elle ressent comme une attaque contre les liens (Bion 1959). L'attention portée par le clinicien à cet objet révèle déjà la rencontre en latence entre les deux psychés, ainsi que le potentiel travail d'élaboration qu'il sous-tend.

Le vide semble alors se retourner dans un mouvement de remplissage. Dans sa difficulté à tolérer la séparation, Georgia hallucine son ancien thérapeute : il est démultiplié dans la pièce, il lui dit des insanités, et il est présent à l'intérieur de la nouvelle psychologue. Les séances qui

suivent sont alors envahies de la « présence » de l'ancien thérapeute. Après avoir écouté longuement la voix de ce dernier, la psychologue propose à Georgia de faire un peu entendre la sienne. Progressivement, la place de la thématique délirante dans les entretiens évolue : Georgia commence à parler de ses origines extra-terrestres, de sa naissance dans le jardin de l'hôpital après être tombée d'une soucoupe volante. Elle semble de plus en plus présente dans les entretiens. Une séance vient marquer un tournant dans la rencontre. Ce jour-là, elle reste mutique pendant un temps, mais elle est très attentive aux gestes de la psychologue qui est en train de prendre quelques notes. Quelques minutes s'écoulent, Georgia prend alors un stylo présent sur le bureau, puis demande une feuille de papier. Elle commence à écrire son « faux nom », son « vrai » nom, sa « fausse » date de naissance, puis sa « vraie »...

Elle constitue ce qu'elle appelle sa « feuille d'identité » sur laquelle inscrit l'état civil que la psychologue lui connaît et l'état civil qu'elle-même reconnaît comme étant le sien. Elle s'appelle Georgia, mais en fait elle s'appelle Grytta. Elle distingue son « dossier véritable » de ses « faux papiers ». Lorsque la psychologue l'appelle par son nom usuel, elle demande à être appelée Grytta. Suite à cet entretien, elle demande à la psychologue de conserver cette « feuille d'identité » dans son dossier psychologique. La thérapeute se sent tout d'abord investie comme la garante de son identité, mais elle comprend, alors que Georgia lui demande de sortir régulièrement la feuille à chaque début d'entretien, qu'elle marque progressivement son inscription dans la rencontre. Faute de pouvoir se parler, le néant de la perte et les éléments épars de son délire semblent avoir trouvé un lieu de contenance. Georgia se présente à travers cette « feuille d'identité », risquant quelque chose de l'ordre de la rencontre ; par là, elle peut y déposer une partie de sa psyché, notamment celle constituée par le délire.

Alors que le délire de Georgia emplissait la pièce de par la présence hallucinée de l'ancien thérapeute, la thématique délirante s'inscrit dans l'objet concret. La découverte de l'objet va brusquement pouvoir être utilisée comme une représentation condensée de certains éléments jusqu'alors éparpillés (Resnik 1989). La rencontre ne se fait pas malgré le délire, mais est soutenue par le délire. Elle met en scène les différentes parts de la psyché de la patiente, notamment la part qui s'est coupée de la réalité externe et qui a donné lieu à la construction d'une néo-réalité plus tolérable (Freud 1924).

L'objet de relation permet de mettre en lien une part de la réalité externe contenue par l'objet concret et une part de la réalité interne du patient contenue dans le délire. Cet objet externe permet de loger, de figurer des éléments que Georgia ne peut encore élaborer ; de plus, il prend naissance dans une co-construction, tout d'abord par un objet qui est le stylo avec lequel la psychologue écrit à propos de Georgia, mais aussi stylo avec lequel Georgia demande à écrire sur elle-même.

L'objet de relation apparaît ici dans ses fonctions d'interface, de figuration et de pare-exciteur, mais aussi dans sa fonction d'organisateur : en effet, il articule à la fois le niveau inter-psychique et le niveau intra-psychique, dans une relation réciproque entre les formations, les processus de la réalité interne du sujet et ceux de l'intersubjectivité, de « l'appareil psychique groupal » (Kaës 1993). En effet, dans cette rencontre, Georgia se présente à la psychologue,

mais se présente aussi à elle-même, figurant des éléments de sa psyché restés jusqu'alors dans la confusion. Cette objet de la réalité externe permet de contenir des parts de la réalité interne tant de la psychologue que de la patiente, et de les faire se rencontrer par cet intermédiaire qu'est l'objet de relation. Thaon (1989) montre comment à travers l'investissement d'un objet intermédiaire, se constitue une forme qui peut être doublement appréhendable : d'une part, par le patient comme représentant de son vécu émotionnel dans sa rencontre avec l'autre, d'autre part, par le clinicien comme figure reconnaissable des éléments du vécu interne du patient aux prises avec le lien transféro-contre-transférentiel.

L'objet intermédiaire de relation est le lieu de figuration de l'impensé, de l'indicible dans la rencontre avec le patient psychotique. Il permet ainsi d'engager le travail psychique, le processus d'élaboration, qui aurait tardé à émerger, tant pour le patient qui montre maintes résistances au contact avec l'autre, que pour le clinicien qui est submergé par l'étrangeté du monde interne du patient.

ÉVOLUTION ET TRANSFORMATION PARALLÈLE DE L'OBJET DE RELATION ET DU PROCESSUS DÉLIRANT DANS L'INTERSUBJECTIVITÉ

Lors des entretiens suivants, Georgia complète sa feuille d'identité, elle écrit son « faux » lieu de naissance, Célony, et son « vrai », « la planète Bélier ». La psychologue remarque qu'elle est née en avril, et que son signe astrologique doit être bélier. Elle remplit de plus en plus la feuille, y inscrivant des parts de sa construction délirante concernant ses origines : « uns moutons travestis », « ils sont transformés » en parlant de membres de sa famille, « humains », « animaux »... Georgia dépose des éléments morcelés du processus délirant ; dans une démarche de liaison, la thérapeute ne sait plus ce qui est relatif à son identité réelle et à son identité délirante. L'incompréhension et le doute de cette dernière trouvent un écho dans un mouvement d'incertitude de la patiente : Georgia aussi essaie de comprendre son histoire, son identité. Elle sort un bout de papier de sa poche et demande : « Vous pouvez écrire « extra-terrestre » pour que ce soit vrai ? » La psychologue se rend compte que dans l'objet de relation que représente la « feuille d'identité », Georgia se présente progressivement à elle, mais aussi qu'elle met en à l'épreuve son délire dans la rencontre : elle demande à la psychologue d'attester de son identité extra-terrestre. Cette dernière lui répond qu'elle n'a pas le pouvoir de décider que les choses soient vraies ou fausses. Un dialogue médiatisé par l'écriture s'engage alors :

- Georgia se décide à écrire elle-même : « *extra-terrestre* ».

- La psychologue écrit à son tour : « *qui ?* »

- Georgia : « *Grytta* »

- La psychologue : « *Et Georgia ?* »

- Georgia prend alors le bout de papier et le déchire, puis elle encadre « Grytta » sur la « feuille d'identité ». Le doute concernant la véracité de son délire s'efface alors, dans un mouvement défensif par lequel elle se raccroche au processus délirant.

La « feuille d'identité » se transforme par petites touches.

Georgia souligne ce qui lui paraît important, elle encadre, elle rajoute des mots... Le statut de la « feuille d'identité » évolue jusqu'à ce que Georgia ne la demande plus en début d'entretien et que la psychologue ne se prépare plus à cette requête de Georgia. Leur rapport à l'objet « co-investi » évolue ; la rencontre n'a alors plus besoin d'intermédiaire. Georgia semble avoir de plus en plus confiance dans l'échange avec la psychologue. Elle parle peu de son délire, mais elle arrive de plus en plus à exprimer ses mouvements internes, ses ressentis. Plus tard dans la thérapie, elle demande à la psychologue de ressortir la « feuille d'identité », elle commence à barrer certains éléments comme « extra-terrestre », « planète Bélier », tire un trait en bas de page et écrit « *mon papa le dieu ma mise aux monde, avec le tonère de l'espace, la muse du dieu ; mon papa le dieu, est Anglais saxon...* ». Elle explique alors qu'elle a appris dernièrement qu'elle s'était trompée en écrivant son identité. L'élément délirant sur lequel le doute s'était auparavant installé, est supprimé. Cette nouvelle inscription sur la feuille amène de nouveaux éléments de la psyché de Georgia, et marque l'évolution du processus délirant. Cette évolution du délire est corrélée à celle de la dynamique inter-subjective : en effet, Georgia commence à pouvoir parler de ses expériences délirantes, délaissant de plus en plus l'objet de relation. La figuration à travers l'objet de relation laisse place à la verbalisation.

L'objet de relation a permis non seulement une mise en dépôt et une figuration des éléments délirants, mais aussi une transformation de ceux-ci concomitante à celle de l'objet. L'objet intermédiaire de relation a rendu possible la rencontre entre deux psychés, et a permis que le doute de l'une découvre l'incertitude de l'autre. Les sujets ne peuvent sortir indemnes de cette rencontre, aussi sont-ils empreints de la marque de l'autre. Ainsi, si l'objet de relation a des fonctions d'organisateur, d'interface, de figuration et de mémoire, nous insistons particulièrement sur la fonction de transformation concernant le travail de mise en sens. De plus, nous rajoutons à propos de cette fonction de transformation, que la potentialité de l'objet concret est à prendre en considération, en ce sens qu'il ne représente pas seulement un état de la relation à un moment donné, mais contient toute une part du travail possible dans la relation. Dans la rencontre avec Georgia, l'objet concret a permis l'évolution du processus délirant à travers la rencontre. L'objet de relation dans son « co-investissement » (Guérin 1999) permet le développement tant de la relation que du sujet. Ainsi, l'objet concret constitue ici à la fois une expérience externe de rencontre et une expérience interne de transformation que peut vivre le patient.

CONCLUSION

Ainsi, si les attitudes autistiques du patient psychotique nous amènent souvent à croire qu'il est « coupé de la réalité externe », c'est en tout cas dans cette réalité que, selon nous, peut être le point de départ d'un travail clinique avec lui. L'objet concret lorsqu'il émerge en tant qu'objet de relation permet à la fois au patient de diminuer les angoisses auxquelles il peut être en proie dans la relation avec l'autre, et au clinicien de se confronter à l'étrangeté de la psychose. Le patient peut déposer dans cet objet des éléments de son délire, tandis que le clinicien peut y déposer des parts de son incompréhension. Aussi, l'objet de relation permet à deux psychés ne pouvant se comprendre au préalable, de s'écouter et d'échanger dans la co-construction d'un travail de mise en sens, qui n'est pas encore possible dans la verbalisation. L'objet de relation est donc le point de départ d'un travail

psychique qui se situe dans un va-et-vient constant entre l'intra et l'intersubjectif. Nous avons vu que l'objet de relation pouvait renseigner sur l'état de la relation à un moment donné, mais qu'il contenait aussi le destin du travail psychique possible dans la relation. De plus, si l'objet informe sur l'actualité du processus délirant du patient, il contient aussi toute une part de l'évolution de ce processus intra-psychique risqué alors dans la dynamique inter-psychique de la rencontre.

RÉFÉRENCES

- Bion WR (1959). Attaques contre la liaison. In *Réflexion faite*, p.105-123. P.U.F., Paris, 1983.
- Freud S (1924). La perte de la réalité dans la névrose et la psychose. In *Psychose, névrose et perversion*, p.299-303. P.U.F., Paris, 1973.
- Gimenez G (2000). *Clinique de l'hallucination psychotique*. Dunod, Paris.
- Gimenez G (2001). Les objets de relation. In Chouvier (Ed.), *Symbolisation et médiations. Psychanalyse, création et psychothérapies*. Dunod, Paris.
- Guérin C (1992). L'objet de relation ou la transparence de l'obstacle, à propos du film de W.Wenders Paris, Texas. In *Objet culturel, travail psychique*, p.167-184. Actes des Journées d'Études du C.O.R., Arles, Hôpital Joseph Imbert.
- Guérin C (1999). L'objet, la figuration et le lien. In *L'objet, la figuration et le lien*, p.5-12. Actes des Journées d'Études du C.O.R., Arles, Hôpital Joseph Imbert.
- Granjon E (1990). Sensorialité et bande de Moebius : la dimension familiale dans l'expérience sensorielle. In *L'expérience sensorielle de l'enfance*, p.15-44. Actes des Journées d'Études du C.O.R., Arles, Hôpital Joseph Imbert.
- Kaës R (1983). La catégorie de l'intermédiaire et l'articulation psycho-sociale. *Bulletin de Psychologie*, 26, 587-593.
- Kaës R (1993). *Le groupe et le sujet du groupe*. Dunod, Paris.
- Mc Dougall J (1982). *Théâtres du Je*. Gallimard, Paris.
- Resnik S (1989). Fragments de réalité. In *L'expérience de l'objet dans la psychose*, p.29-35. Acte de Journées d'Études du C.O.R., Arles, Hôpital Joseph Imbert.
- Thaon M (1985). De Thésée à Dédale. In *Rencontre cliniques*, p.49-58. Actes de Journées d'Études du C.O.R., Arles, Hôpital Joseph Imbert.
- Thaon M (1988). Caractéristiques et fonctions des Objets de Relation. In *Après Winnicott*, p.13-17. Actes des Journées d'Études du C.O.R., Arles, Hôpital Joseph Imbert.
- Thaon M (1989). Les objets de la psychose. In *L'expérience de l'objet dans la psychose*, p.7-15. Actes des Journées d'Études du C.O.R., Arles, Hôpital Joseph Imbert.
- Tustin F (1986). *Le trou noir de la psyché*. Seuil, Paris, 1989.
- Winnicott DW (1951). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. In *Jeu et réalité*, p.7-39. Paris, Gallimard, 1975.